RÊVERIES.

(NOUVELLE SERIE.)

XI

M. Joseph Dormeuil, négociant, appela dans son bureau son fils et lui tint ce langage :

—Alfred, j'ai une confidence à te faire. Prends un siège et prête-moi ton attention. Mais d'avance, fais-moi la promesse de ne révéler à personne l'entretien que nous allons avoir.—Je le promets, père, dit le jeune homme.

—Eh bien! voici. Malgré mes apparences de santé, je suis atteint d'un mal qui peut me laisser vivre quelques années, mais aussi—et avec plus de certitude—m'enlever subitement. Je suis condamné, et le plus sage est de me préparer à la mort. C'est l'opinion de la science.

Cette situation—tu le comprendras—t'impose de nouveaux devoirs comme aîné de la famille. Du jour au lendemain, tu peux être appelé à devenir le protecteur, le soutien de ta mère et de tes sœurs plus jeunes que toi. Je te sais fils et frère trop dévoué pour reculer devant cette mission. Je ne te ferai pas l'injure de douter de ton bon cœur....—Vous avez raison, mon père! s'écria le jeune homme, déjà ému par la révélation de son père sur son état de santé.

—Tu as vingt cinq ans, Alfred, reprit le négociant. Jusqu'à ce jour, je t'ai laissé jouir de ta jeunesse. Je n'ai pas trouvé mauvais que tu te livres avec modération aux plaisirs de ton âge. Je t'ai même fourni dans ce but, tout l'argent que tu m'as demandé.... Tu en conviens, n'est-ce pas?—Oui, mon père. —Eh bien! maintenant je te supplie d'ouvrir ton esprit aux exigences de la vie matérielle, de faire entrer dans tes préoccupations le côté sérieux de l'existence. Tu es homme par l'âge, sois le par le caractère.

Le travail n'exclut ni la gaieté ni les distractions; mais il réclame, outre toute notre attention, l'usage à son service de notre intelligence et de notre énergie. Il veut être, dans notre pensée, à la première place, représenter notre ambition et remplir tous nos instants du jour. C'est à ces conditions qu'il nous donne des résultats satisfaisants.

Bien que mes affaires soient florissantes, une liquidation subite, pour cause de mort, serait la ruine. Elles n'offrent que des valeurs difficilement réalisables. Il faut donc te mettre en mesure de les continuer après moi et te tenir prêt à te passer de mon aide;—c'est-à-dire, te familiariser avec tous les détails de nos transactions, et ses besognes manuelles. Jeune encore, il allait faire œuvre d'homme, et ajouter, dans sa carrière, l'utile à l'agréable.

Mais comment éviter ce fâcheux contre-temps? L'état de santé de son père ne lui laissait pas le choix. C'était une question d'avenir pour sa famille, à laquelle il était trop attaché pour lui marchander son dévouement. D'ailleurs, il savait qu'un peu plus tard ce dénouement s'imposerait. Il résolut de l'accepter tout de suite. Le désir de son père, si bon, si indulgent pour lui, prenait force de loi dans son esprit. Il ne manquait pas de caractère. Il fit appel à son énergie et prit bravement son parti.

.˙.

M. Dormeuil surveilla avec attention les faits et gestes de son fils dans sa maison de commerce. Ses débuts ne lui furent point désagréables. Il remarqua avec plaisir que son nouvel associé prenait au sérieux la mission qui lui incombait. Il se montrait exact, actif, méticuleux dans les détails, intelligent dans l'ensemble. Peu à peu, sur le personnel du magasin, il acquérait une influence qui faisait pressentir une excellente administration. Enfin, il se montrait pour la clientèle gracieux, poli, empressé,—c'est-à-dire, dans les conditions voulues pour captiver ses bonnes grâces. Il avait en le don d'entrer, pour l'emploi, dans la peau du bonhomme et de se composer une figure de circonstance. Précieux talent dans le commerce!

M. Dormeuil, en se frottant les mains, se dit: —Mon fils paraît décidément posséder les qualités d'un homme d'affaires. Il a traversé victorieusement une épreuve assez longue. Je crois que je vais lui confier pour quelque temps la gestion de ma maison.

Et prétextant des fatigues, le négociant partit, avec sa famille, pour *Ocean-Springs*, où il comptait se livrer à quelques mois de villégiature.

Alfred, en l'absence de son père, sentit plus lourdement le poids de sa responsabilité. Il se dit: —Voilà, si mon père mourait, quelle serait ma situation. Il faut m'habituer à cet isolement et redoubler de soins. Notre entreprise, entre mes mains, ne doit pas péricliter. Je dois au contraire, si j'en suis de force, la développer, y introduire des améliorations qui déjà, d'ailleurs, apparaissent, à l'état rudimentaire, dans le fond de ma pensée.

A la tradition, bonne en son temps, mais aujourd'hui caduque, une tête jeune doit ajouter des idées nouvelles et marcher avec le progrès. Ce ne sera pas ma faute si mon père, à son retour, n'est pas content de moi.

De temps à autre, Alfred faisait la rencontre de ses anciens camarades de plaisir. L'un d'eux lui exprimait son étonnement de sa retraite.—On ne le voit plus nulle part! lui dit il.—Mon cher, lui répondit Alfred, il est un temps pour tout. Celui des plaisirs ne saurait être long en raison de sa vivacité. Chacun de nous a ses devoirs dont nous ajournons l'accomplissement au gré de notre fantaisie. Le mien était de me mettre sans délai au travail, et je n'ai pas hésité. —Mais si jeune encore! —Il n'est jamais trop tôt pour se rendre utile, s'attseler à la besogne. J'ajouterai que plus tôt on commence, plus la réussite est certain et plus sûrement elle se produit à un âge où l'on peut encore jouir de son bien.—Mais pourquoi, quand on en a, ne pas en jouir tout de suite?

—Parce que nous ne l'avons pas gagné, et que nos dépenses diminuent d'autant la part qui revient à notre famille.—Peste! quel moraliste tu se devenu! —Tu es trop intelligent pour ne pas le deviner toi-même—un peu plus tard—avec un peu de réflexion.

.˙.

M. Dormeuil revint de sa villégiature en octobre, engraissé et rajeuni. Son fils l'avait, pendant son absence, tenu au courant des affaires et entretenu, par correspondance, de certaines idées de changement qu'il avait approuvées.

A son retour, il soumit à un examen minutieux les livres, le magasin, les achats et les ventes. Tout était d'une correction absolue. Les recettes avaient augmenté et les bénéfices grossi,—faits qu'il fallait attribuer aux modifications heureuses intervenues dans l'administration. Les succès du jeune associé étaient palpables.

M. Dormeuil, charmé de cet état de chose, en compliments son fils. Puis, il le prit à part et lui dit avec un bon sourire:

—Alfred, tu possèdes l'étoffe d'un homme sérieux et d'un commerçant habile. Assurément, tu es de taille à être un chef de famille. D'autre part, tu as l'amour du foyer trop développé pour ne pas aimer les enfants.... Il faut te marier, Alfred. Cela pose dans la société et dans le commerce, et rend heureux.

Or, l'homme qui trouve le bonheur dans son ménage, ne va pas le chercher ailleurs. Sans effort et sans privation, il acquiert la sagesse. Il fait succéder aux passions turbulentes un calme et tranquille plaisir qui remplit son âme et ne lui laisse aucun regret,—qui le fortifie, au contraire et double son courage.... Voilà le vrai bonheur!

Tu n'es pas sans avoir jeté ton dévolu sur quelqu'une de nos adorables Créoles.—Il y a eu, en effet, un échange de promesses, dit timidement le jeune homme.—Eh bien! marie-toi, Alfred; d'avance, j'accepte ton choix; il doit être conforme à ta nature honnête et droite, de même qu'à ton goût distingué.

.˙.

La cérémonie ne se fit pas attendre. C'était,—on l'a deviné,—de la brunette dont il est plus haut question qu'il s'agissait. Elle unissait à tous les charmes tous les dons de caractère qui pouvaient rendre heureux son mari.

Au retour des jeunes époux de leur petit voyage de noce, M. Dormeuil eut avec son fils une nouvelle conversation.

—Ecoute, Alfred, lui dit-il; je me fais vieux, et je suis fatigué des affaires. Je songe à la retraite. Je veux mettre à exécution un désir longtemps caressé: celui d'aller habiter la France, berceau vénéré de mes ancêtres. Je te crois en mesure de me succéder: je vais te laisser notre maison. Mon orgueil, avant mon départ, sera de voir sur l'enseigne: DORMEUIL FILS.

Mon orgueil, dis-je. Ce n'est pas sans raison. A la Nouvelle Orléans, dans le commerce, peu de fils succèdent à leurs pères. Ils se figurent être nés pour des sphères plus aristocratiques. Le fils de marchand veut être avocat, se dresse sur ses petits ergots et crève de faim, lorsque le talent lui manque,—ce qui arrive souvent; ou bien, il devient médecin, court inutilement après les malades, mais s'enorgueillit de son vain titre de docteur;—à moins qu'il ne soit politicien, et ne vende sa conscience au plus offrant, pour continuer ses orgies aux frais de son acheteur. Quelques-uns préfèrent rester oisifs, être rentiers sans rentes, et vivre aux dépens de leur famille. Bien entendu, les bons ne font pas absolument défaut. Sans cela, il faudrait désespérer des jeunes générations. (Ajoutons que ce langage date de vingt cinq ans; aujourd'hui, la situation n'est pas la même).

—Toi, continua M. Dormeuil, tu as eu la modestie, le courage et la sagesse d'embrasser la carrière paternelle. Aussi, si tu parviens à la fortune, l'auras-tu acquise par la probité et l'énergie,—titre qui dépassera, en considération et surtout en bien-être, toutes les misères des professions libérales encombrées.

Le mal dont je t'avais autrefois parlé m'a laissé vivre plus longtemps que je n'espérais. Il n'en est pas moins réel. La vie est une maladie. Dès que nous sommes nés, nous commençons à mourir, —et nous continuons jusqu'au terme prescrit par Dieu. Mais nul n'est sûr d'un jour, ni même d'une heure d'existence.

Il faut donc d'avance se préparer au plus bref dénouement. Les vieux, qui comprennent cette triste vérité, doivent l'enseigner aux jeunes qui comptent toujours—et si souvent à tort—sur un long avenir.

FRANÇOIS TUJAGUE.

GREC.

Ce fut un marbre blanc, très blanc, que Praxitèle
Divinement sculpta en Vénus immortelle;
Et c'est Phryné, dit-on, plus belle que Vénus,
Qui fit voir au sculpteur ses seins divins et nus
Dans l'éblouissement de la blancheur suprême,
Afin que Vénus pût se connaître elle-même,
Et qu'après Praxitèle aucun n'osât tenter
De faire un tel chef-d'œuvre ou bien de l'imiter.

Le marbre qu'un sculpteur arrondit et transforme,
Qu'il rend éblouissant, admirable de forme,
Assez voluptueux pour que Pygmalion
L'étreigne en un moment d'ardente passion,
Est un marbre très dur, insensible aux outrages
De l'implacable temps, ce vieux rongeur des âges.
Il ne s'amollit pas.

Après quatre mille ans,
Les soins de la Vénus ne sont pas plus tremblants
Et pas plus affaissés que lorsque Praxitèle
Modlait les blancs contours de Vénus l'immortelle.
Le marbre est resté marbre et beau. Rien n'a fléchi
Et n'a changé de forme; aucun trait n'a gauchi,
Et la courbe du dos, adorable de grâce,
Ne se termine point par la chose trop grasse
Où la chose trop maigre, où l'œil de enchanté
Cherche inutilement ce qui fut la beauté.
Le marbre ne fond pas, ni ne tombe avec l'âge:
Ferme et fier, il ne veut ni corset ni corsage.

Mais la chair!....
Quand Phryné, dont les seins blancs et nus
Servirent de modèle aux beaux seins de Vénus,
Offrit, pour rabâtir Thèbes dont Alexandre,
Le conquérant brutal, avait fait de la cendre,
Ses talents, vieille alors, Phryné ne montrait pas
Le triste écroulement de ses divins appas.

J. G.

LA LÉGENDE —DU— JOUR DES MAGES.

D'où venaient-ils ces trois Rois qui, du fond de l'Orient, accouraient vers Bethléem, guidés par les feux d'une étoile?—L'un, nous dit la tradition, était le roi de la Chaldée; le second gouvernait la Perse; le troisième voyait l'Arabie-Heureuse rangée sous ses lois et commandait en maître jusque dans la noire Ethiopie. Le premier s'appelait Melchoir; il avait les yeux clairs, une barbe soyeuse, la peau comme légèrement dorée par le soleil, et portait dans ses mains un vase de jaspe, emplie de myrrhe odorante. Le second, nommé Balthazar, cheminait, l'air très grave, ses cheveux et sa barbe mêlés de reflets blancs, tenant sur sa poitrine un précieux coffret d'or rehaussé de luisantes pierreries. Gaspar était le troisième—tout noir, celui-là, vivant bronze aux cheveux crépus, maigre, un peu sauvage, balançant, à chacun de ses pas, un encensoir d'orfèvrerie dont la fumée embaumait la plaine en son passage.

Sur un cheval gris pommelé, caparaçonné d'argent et de pourpre, s'avançait Melchior, la couronne en tête, un vaste manteau brodé ruisselant de ses reins. Balthazar, sur son dromadaire, était ceint de la tiare et vêtu d'une ample tunique d'une étoffe soyeuse, pénétrée de lueurs argentines. Un chameau, dont la tête ondulait, servait de monture à Gaspar, au front duquel brillait un simple bandeau de perles et qui faisait étinceler dans la nuit claire ses armes royales, éblouissantes de joyaux. Ils s'étaient rencontrés au bord d'un fleuve, au carrefour de trois chemins, au pied d'un mont de pierre vive, et, sans se connaître, s'étaient reconnus, salués et accointés. Devant eux, de moment en moment, l'étoile conductrice laissait tomber sa grande chevelure de lumière. Ensemble, ils traversèrent d'immenses pays muets, sans inquiétude, escortés à distance de leurs serviteurs, s'arrêtant à peine, çà et là, pour prendre quelque repos et quelque nourriture, toujours devisant et chantant des cantiques. Tous trois parlaient des langues étrangères et, néanmoins, se comprenaient et n'en étaient point surpris. Jamais l'idée ne leur vint de se demander leur nom. Mutuellement, ils le savaient et ne se demandaient d'où ils l'avaient bien pu apprendre.

Ainsi nous les montre la légende, en route vers l'étable de Bethléem, où le Sauveur des hommes était né. Et, depuis dix-neuf siècles, l'humanité se raconte pieusement cet épisode digne des *Mille et une Nuits*, et nous-mêmes, tandis que s'achève la populaire "soirée des Rois," nous nous reprenons au doux charme de naïveté de la "marche à l'étoile."

.˙.

Ayant accompli leur long pélerinage d'adoration, les bons Mages regagnèrent leurs lointains royaumes—en caravanes, disent les uns,—sur des vaisseaux et au péril de la mer, soutiennent les autres. Où et quand s'endormirent-ils du sommeil de mort, et comment leurs dépouilles reposent-elles fraternellement dans la cathédrale de Cologne? La légende elle-même, qui n'ignore presque rien, ne nous l'a point révélé. Si vous visitez, cependant, la célèbre église rhénane, vous verrez, derrière le maître-autel, brûler trois lampes de cuivre. Un haut grillage doré, aux entrelacs duquel trois turbans s'accrochent, vous sépare d'une chapelle en marbres de toutes couleurs, illuminée de couronnes de feu. Au fond, précieusement sculptée en bas-relief, s'évoque l'*Adoration des Rois*.

Plus près de vous apparaît un reliquaire byzantin, tout enguirlandé d'arabesques d'or et semé de diamants, dans l'ombre poudroyante. C'est là, loin de l'Orient en ce coin fatidique et brumeux du Nord, que le populaire rend un culte spécial à ces trois prédestinés de l'Epiphanie, qui firent tant de milliers de lieues pour contempler l'Enfant rédempteur dans sa crèche.

Chacun vient s'agenouiller sur la dalle de marbre et verse des pièces de monnaie dans les aumônières que soutiennent des mains de cuivre poli des deux côtés de la chapelle. Jadis on baptisait cette offrande: *la rançon de la joie*. Car le souvenir des Mages appartient à la joie. Il entre de la bonne humeur, de la charité, de la reconnaissance, tout ce qui fait le contentement de vivre dans l'hommage qu'on leur consacre. Si l'on pense à eux devant les autels, à table même on ne les oublie pas. La royauté que l'on décerne en leur nom, de famille en famille, chaque soir du six janvier, n'est point sujette aux révolutions. C'est une souveraineté d'amitié et de douceur—l'idéal de la souveraineté populaire et qui ne dure qu'une soirée....

D'interminables dissertations se sont écrites sur les origines de la royauté de la fève. Sur quoi les érudits n'ont-ils pas éprouvé le besoin de s'étendre en discours d'Académie? Certains ont fait remonter la fête des Rois jusqu'aux Hébreux, en vertu de ce passage de l'*Ecclésiaste*: "Si l'on vous nomme roi d'un festin, gardez d'en prendre texte pour vous élever au-dessus de personne. Votre rôle est d'aviser au bien-être de tous les convives. Vous ne mériterez qu'ensuite de vous asseoir auprès d'eux et de vous réjouir en leur compagnie." D'aucuns ont quasi rattaché l'innocente coutume aux saturnales des païens. De ces deux hypothèses, on peut penser ce qu'on voudra. Nous aimons, mieux, pour nous, songer tout simplement, aux vieux monarques qui traversaient le désert, aux rayons fleuris d'un astre, sur leur cheval, sur leur chameau, sur leur dromadaire. Le peuple les salue à leur entrée dans les villes et les associe à sa réjouissance: "Vous êtes les bons rois des pauvres" leur chante une ancienne chanson. Et les plus austères sont indulgents et tolérants à ces fantaisies familières, où un sentiment mauvais jamais ne s'infiltra.

.˙.

Voici ce qui se passe, hormis quelques variantes, de nos jours, dans le midi de la France, en Auvergne, en Beauce, aux bords du Rhin, jusqu'en de reculés cantons du monde scandinave. On apporte le gâteau avec une sorte de solennité et l'on commence par y tailler deux larges parts: "Pour qui la première part?" interroge le père de famille.—Et les assistants de répondre: "C'est la part de Dieu et de ceux qui ont faim."—"Pour qui la seconde part?" reprend le père. —Et les assistants: "C'est la part de la Vierge et de ceux qui n'ont pas à manger."—"Et pour qui les autres parts?" demande, finalement, le chef de la maison. —"Elles sont pour les francs convives de bonne volonté." Alors, dans le silence qui se fait, quelqu'un rencontre sous sa dent la fève sacramentelle. "La fève! la fève! Voyez, je suis Roi...." Et la grande gaieté s'épand autour de lui. "Buvez, buvez, Roi d'une heure.... Le Roi boit! Le Roi boit!...."

Ce n'est pas que, de temps à autre, une voix de protestation ne se soit élevée. L'évêque Durant, par exemple, au douzième siècle, eût volontiers fulminé des anathèmes contre "ces fêtes de fous qui profitent surtout aux courtisanes". Sous Louis XIV, en 1672, un prédicateur janséniste, l'abbé Deslions, fit subir à la tradition un assaut bien autrement rude. Prononçant un grand sermon, le 1er janvier, en présence du Roi, il n'imagina rien de mieux que de tonner contre l'usage immémorial: "On détourne, dit-il, la majesté du jour des Mages. Faire un roi de gâteau, le tirer au sort d'une fève, lui faire prendre possession de son trône et de sa royauté par un verre de vin qu'il boit en spectacle et en cérémonie, aux cris de: *Le Roi boit!* je dis que cela est indigne du peuple chrétien. Un Roi qui n'est fait que pour la table! Ne sentez-vous pas, en cette invention, l'esprit de Satan, présidant à la fête sous le nom et l'invocation de quelque idole mal oubliée.... Vous ressemblez à ces misérables Egyptiens, adorant, dans une fève, un dieu.... Vos gosiers sont des sépulcres ouverts, où, comme il est écrit aux *Psaumes*, s'ensevelissent les bêtes mortes, chairs promises à la pourriture et déjà corrompues...." Mais de tels arguments n'eurent que l'effet qu'ils pouvaient avoir. En dépit du jansénisme, les gens qui ne mettent pas tant de malices aux choses continuèrent à manger du gâteau à la fève et, selon l'ordinaire langage, prirent toujours le même plaisir à "tirer les Rois". Le Roi-Soleil lui-même s'y complaisait infiniment. Dangeau ne prétend-il pas que rien ne l'enchantait davantage que d'être désigné par le sort?....

.˙.

S'il arriva, par malencontre, que la souveraineté de la fève fût l'occasion d'une fâcheuse aventure, il faut bien avouer que les trois Mages n'y étaient pour rien. Qui ne connaît l'accident du 6 janvier 1521, dont François Ier eut lieu de se souvenir toujours? Le matin, Sa Majesté avait, d'après la règle, présenté à l'autel trois boules de cire: une dorée, une argentée, une parfumée d'encens; puis, le Roi de table avait été élu—et c'était le comte de Saint-Pol. "Tout beau, fit le monarque en joyeuse humeur, Saint-Pol doit savoir qu'un roi de France ne supportera jamais un autre Gouvernant sur sa terre. Allons donc faire, et tout de suite, le siège de sa maison." On s'en va, là-dessus, cribler les fenêtres du comte de boules de neige, de pommes et d'œufs. Tout d'un coup, un brandon enflammé tombe d'une lucarne. Le Roi le reçoit sur la tête et se renverse, évanoui. Grande émotion! Il faut arrêter le coupable....Il faut sévir....—"Non, dit François, qui revient à lui, la folie est mienne: il est juste que j'en sois puni." Inutile de rappeler ici que ce tison occasionna la chute des cheveux de François Ier, qui porta, désormais, l'ample chapeau sous lequel ses traits sont restés populaires.

Les révolutions se succèdent: la couronne des Rois s'est changée en un feutre vulgaire; la souveraineté de la fève est toujours en honneur. Et, l'autre jour, par tout le Monde, en Belgique, en maints villages d'Irlande, de Norvége, de Germanie, en Suisse même et sur plus d'un point de l'Autriche et de l'univers, le gâteau traditionnel a figuré sur la table de famille, avec sa fève mystérieuse. On s'est redit, légendairement, la belle histoire des trois Rois, dont les cendres reposent inexplicablement confondues, au reliquaire d'or de Cologne, et les malheureux des campagnes, qui savent que ce jour leur est clément, ont frappé aux portes closes en réclamant la part de Dieu et de la Vierge et en chantant les refrains d'autrefois sur ces antiques et candides mélopées qui nous vont droit au cœur.

LES JOIES DE L'HOMME

I.

C'était à la campagne et dans un beau pays.

On voyait au fond une jolie maison à moitié perdue dans le feuillage. Devant et autour de cette maison, il y avait des près et un bois qu'un beau verger et un jardin bien cultivé reliaient à la maison.

Une enfant, une petite fille, courait dans les près.

Les fleurettes et les brins d'herbe se mirent à jaser.

"—Elle est, ma foi, plus gentille que nous," disaient les premières. "Et plus fine," ajoutaient les brins d'herbe.

"—Plus mignonne," dit la Pâquerette.

"—Plus avenante," dit le Muguet.

"—Plus aimée," dit le Bouton d'Or.

"—Plus naïve," dit l'Argentine.

"—Plus gaie, pardieu!" s'écria l'Alleluia.

"—D'une couleur plus nouvelle," dit la Primevère.

"—Plus souple," dit le Jonc fleuri.

"—Plus aimable mille fois," dit le Myosotis.

"—Et meilleure déjà," dit le Réséda.

"—C'est une perle vivante," dit la Goutte de Rosée.

"—C'est un feu-folet," dit l'Iris.

"—Sa bouche est une rose pompon," dit l'Eglantine.

"—Tout cela est vrai," dit le Ruisseau, qui coulait de son côté, dans la prairie.

II

Une jeune fille passait dans le jardin. Les fleurs se mirent à parler.

"Vous êtes plus jolie que nous, ma belle demoiselle," lui disaient-elles.

"—Plus fraîche, dit la Rose de Mai.

"—Plus vermeille," dit la Grenade.

"—Plus blanche," dit le Lis.

"—Plus suave," dit le Jasmin blanc.

"—Plus gracieuse," dit la Reine des Prés, à qui le jardinier avait fait les honneurs du jardin cultivé.

"—Plus pure," dit l'Epi de la Vierge.

"—Plus chaste," dit la Fleur de l'oranger.

La jeune fille n'entendait pas le langage des fleurs; son regard candide et doux s'arrêtait sur chacune sans rougir, et les admirait toutes sans se douter des louanges qui lui étaient données par elles. Mais ayant aperçu, à demi cachée sous son abri de feuilles vertes, la Violette aux bleus regards, elle se baissa vers elle, la cueillit de ses doigts délicats, et après avoir respiré son parfum, elle lui fit une place tout près de son cœur.

"—Que la Violette est heureuse!" dirent les autres fleurs.

III

Une jeune femme, jeune encore et belle se promenait dans le verger sur la lisière du bois. Sa beauté était telle que, non seulement les fleurs mais encore les fruits eux-mêmes, et les arbres et rien de ce qui la voyait ne pouvait s'en taire. "C'est notre reine!" était le cri de tout ce qui avait le bonheur de se trouver sur son passage.

"—Elle a plus d'éclat qu'aucune de nous," disait la Cerise.

"—Plus de parfum," disait la Fraise.

"—Voyez le velours de ses joues," disait la Pêche.

"—Et la richesse de sa taille," soupirait le Roseau.

"—Et l'élégance suprême de toute sa personne," disait l'Acacia rose.

"—Et la fermeté de tout son maintien," disait le chêne.

"—Et la légèreté de son pas," chantait l'Osier.

"—Et l'intelligence de son front, disait la Pensée.

"—Et la tendresse de son regard," disait la Pervenche.

"—Et la sainte odeur de vertus qui l'entoure," disait la Menthe.

"—Quoi de plus touchant?" disait l'Ancolie.

"—Quoi de plus doux?" disait la Mauve. "Quoi de plus achevé?" disait la Nature entière.

La voyant s'éloigner, la Mousse, qui tapissait l'entrée du bois, disait avec regret: "Ne s'arrêtera-t-elle donc point aujourd'hui au pied de ces beaux arbres?"

L'Ombre elle-même, s'allongeant au-dessus de sa tête, fit un effort pour la retenir.

Mais la jeune femme, obéissant à son dessein, fit quelques pas du côté de l'enfant et l'appela. Sa voix, douce et sonore comme un chant, devait mettre fin à ces propos. Cependant: "Je voudrais chanter comme parlent les femmes," dit encore, mais tout bas, le Rossignol à la Fauvette.

IV.

A l'appel aimé de sa mère, la petite fille accourut. Elle avait dans sa course rejoint la jeune fille, qui revint avec elle en la tenant par la main pour modérer sa course, et toutes trois s'avancèrent d'un même cœur et les bras ouverts au devant d'un homme dans la force de l'âge qu'on venait d'apercevoir au tournant du bois. Il donnait la main à un beau petit garçon rose et blond qui le quitta pour courir en avant et pouvoir embrasser le premier et sa mère et ses sœurs.

Ce ne fut qu'une voix de tous côtés quand on vit cette belle famille réunie!

"—Et les hommes osent se plaindre!" disait tout ce qui contemplait le bonheur de ce monde.

V

"—Mes sœurs," dit l'Immortelle," je me suis tue pour ne point attrister le doux spectacle que vous avez sous les yeux. Mais n'accusez point les hommes. J'ai vu pleurer les plus heureux."

"—Prenez garde, murmura," dit la Violette blanche, la compagne de celle qu'avait cueillie la jeune fille. "vous êtes bien près de la jolie demoiselle, et bien près de tout ce bonheur. Si le pauvre père allait vous entendre, s'il allait vous voir et vous comprendre."

"—Hélas!" dit l'Immortelle, "hélas! mes sœurs, plaignez ce père, plaignez cette mère infortunée, mais plaignez moi aussi. Que ne suis-je comme vous une fleur du temps présent! Pourquoi, née au milieu de vous, suis-je LA FLEUR DE L'AUTRE VIE!"

CONNAISSANCES UTILES.

Ecriture secrète—Les amoureux, race intéressante entre toutes, vie lie comme le monde et, sans doute, cherchelle comme lui, aiment tout particulièrement correspondre entre eux sans qu'un tiers puisse rien savoir de leurs épanchements. C'est pour eux et les politiciens,—singulier rapprochement!—que les chimistes ont inventé toute une série d'encres "sympathiques" dont on trouve les formules plus ou moins compliquées dans mon bouquin; elles ont presque toutes le désagrément d'occasionner la possession de produits que l'on n'a pas toujours à sa disposition. Le procédé que nous allons indiquer ne prête pas à la même objection: il consiste à écrire purement et simplement avec du lait. Les seules recommandations à faire sont les suivantes: 1° ne se servir que d'une plume bien propre; 2° ne prendre que du lait écrémé, 3° employer du papier mat; 4° écrire sans empâtement; 5° ne pas éponger avec le papier buvard. Dans ces conditions les traits que l'on trace sur du papier blanc ou sur du papier entre des lignes déjà écrites sont absolument invisibles: les personnes non prévenues ne s'en aperçoivent nullement. Quand le destinataire veut savoir ce que sa belle lui écrit, il doit se livrer, ce qui n'a rien, hélas! de poétique, à la recherche d'une savate, d'un fragment d'un chausson aussi vieux que possible. Muni de cet engin peu coûteux, il frappe le bienheureux papier de plusieurs coups redoublés. La poussière qui se dégage se répand sur le papier et ne se colle qu'aux endroits où peu gras que le lait a laissés les traits apparaissent bientôt en gris d'une manière très nette. L'amoureux est satisfait, mais au nom de l'hygiène, nous lui recommandons ainsi qu'il en a certainement envie de ne pas embrasser la lettre.

La suie comme remède.—On se tord de rire quand on entend parler de l'usage que faisaient nos pères de la suie comme remède pharmaceutique. Eh bien, on a tort la suie n'est pas le corps que conque et inerte que l'on pense.

Braconnot a préparé avec la suie un extrait qu'il considérait comme un corps défini renfermant de l'azote et auquel il avait donné le nom d'*ulmine*. Peut-être contenait-il de l'argon ou quelque chose de similaire. MM. Bénal et Desvignes y ont constaté la présence de pyrocatechine et d'hémopyrocatéchine, c'est-à-dire deux phénols possédant deux oxhydryles en ortho, et donnant, par suite, les réactions du pyrogallol vis-à-vis de l'albumine, de la gélatine et des alcaloïdes.

L'asboline, qui a été et est encore employée contre la tuberculose, renferme donc les deux phénols qui, à l'état d'éther méthylique, constituent la créosote, la pyrocatechine correspondant au gaïcol et l'hémopyrocatéchine correspondant au créosol. Voilà une constatation scientifique qui relèvera singulièrement les ramoneurs à leurs propres yeux et aux nôtres.

FEUILLETON.

No 4. Commencé le 23 janvier.

—LA—

PERLE NOIRE

—PAR—

VICTORIEN SARDOU.

IV

—Suite—

M. Tricamp était un petit homme un peu chargé de graisse, et néanmoins très vif et très leste; avec cela une physionomie souriante, un grand air de satifaction personnelle, justifiée par sa grande renommée d'habileté; des prétentions à l'élégance, au beau langage et au savoir!....—Au demeurant, un homme adroit, rusé et qui n'avait d'autre défaut, pour sa profession, qu'une excessive myopie: fâcheuse disgrâce qui l'obligeait à regarder les choses de fort près, ce qui n'est pas toujours le moyen de les bien voir.

Il fut évidemment surpris; mais il est de règle, pour tout métier, de ne pas paraître étonné devant les clients.—Il se contenta de murmurer: "Très bien....très bien!" en souriant et en jetant de tous côtés le coup d'œil exercé du maître.

—Vous voyez, monsieur! lui dit Balthazar, suffoqué.... vous voyez?

—Très bien, répondit M. Tricamp; le portefeuille forcé, le secrétaire forcé. Très bien, parfait!

—Comment, parfait? dit Balthazar.

—On a pris l'argent, n'est-ce pas? continua M. Tricamp.

—Tout l'argent, monsieur.

—Bon!

—Et les bijoux! Et mon médaillon!

—Bravo! Vol avec affraction dans une maison habitée!.... Excellent!... Et vous ne soupçonnez personne?

—Personne, monsieur.

—Tant mieux. Nous aurons le plaisir de la découverte.

Balthazar et Cornélius se regardèrent avec surprise; mais M. Tricamp continua tranquillement et sans s'étonner:

—Voyons la porte.

Balthazar lui montra la porte unique du cabinet, munie de sa belle serrure du vieux temps, un chef-d'œuvre comme on n'en trouve plus que dans nos bons Pays-Bas. Tricamp fit jouer la serrure.—Cric! crac! C'était net, sonore et plein d'aisance. Il retira la clef et s'assura par un seul coup d'œil de l'impossibilité d'ouvrir cette serrure au moyen des engins ordinaires.

La clef avait la forme d'un double trèfle et se compliquait d'un secret, qui, par exception, n'était pas connu de tout le monde.

—Et la fenêtre?.... dit M. Tricamp en remettant la clef à Balthazar.

—La fenêtre était fermée, dit Cornélius, et nous ne l'avons ouverte que pour vous appeler. D'ailleurs, remarquez, monsieur, qu'elle est munie d'une forte grille dont les barreaux sont très rapprochés.

M. Tricamp s'assura, en effet, que les barreaux n'auraient pu livrer passage à un enfant de deux ans, et referma lui même la fenêtre. Après quoi, il se retourna naturellement du côté de la cheminée. Balthazar suivait tous ses mouvements sans rien dire, avec la confiance du malade qui regarde le médecin écrire son ordonnance.

M. Tricamp se pencha et considéra attentivement l'intérieur de la cheminée, mais là encore il fut dérouté.—Une maçonnerie récente avait comblé les trois quarts du conduit, ne laissant que l'ouverture nécessaire au passage d'un tuyau de poêle. Ce poêle, démonté tous les ans, au printemps, pour être nettoyé et remonté seulement aux premiers froids, actuellement au grenier, et la cheminée était absolument vide. M. Tricamp ne se demanda pas un seul instant si ce conduit de poêle pouvait livrer passage à quelqu'un, et se releva plus embarrassé qu'il ne voulait bien le paraître.

—Très bien! fit-il. Diable!

Et il regarda le plafond, après avoir remplacé son lorgnon par une paire de lunettes:

—De ce côté encore, rien de suspect, ni même de douteux.

Il prit la lampe des mains de Balthazar et la plaça sur le secrétaire, en ôtant l'abat-jour; et soudain ce mouvement le fit découvrir un détail qui leur avait échappé jusque-là....

V

A trois pieds au-dessus du secrétaire et à distance à peu près égale du sol et du plafond, une sorte de couteau était fiché dans la cloison; vérification faite, ce couteau appartenait à Balthazar.

C'était une arme étrangère, le cadeau d'un ami, qui trouvait ordinairement sa place dans le secrétaire; mais ce qui devait surprendre, c'est l'étrange emploi qui en avait été fait.

Dans quel but ce couteau planté dans le mur?

Au même instant, Tricamp fit remarquer que le fil de fer de la sonnette qui longeait la corniche au-dessus du secrétaire avait été brisé, tordu, et que les deux fragments rompus pendaient dans la direction du couteau.

Il sauta lestement sur une chaise puis sur la tablette du secrétaire, et se mit en mesure d'examiner les choses de plus près.

Mais il était à peine debout sur cette échelle improvisée, qu'il poussa un cri de triomphe.

Il n'eut en effet qu'à étendre le bras entre le couteau et la corniche du plafond pour soulever un fragment du papier de tenture décolé sur trois de ses côtés, et pour découvrir dessous une large ouverture circulaire percée dans la cloison, et que ce papier rabattu avait fermée jusque là comme une soupape.

Cette découverte était tellement inattendue que les deux jeunes gens y assistèrent bouche béante.

Pourtant l'étonnement ne fut pas de longue durée; Balthazar se rappela bien vite et expliqua que cette ouverture, condamnée et oubliée depuis longtemps, avait servi primitivement d'œil-de-bœuf pour l'éclairage de la petite pièce voisine, laquelle n'était alors qu'un cabinet de toilette.

Plus tard, une reconstruction partielle de la maison avait permis à M. Van der Lys de transformer ce cabinet en une chambre à coucher en l'éclairant par une fenêtre sur la rue et de supprimer l'œil-de-bœuf désormais inutile par l'application sur les deux faces d'une toile et d'un papier de tenture semblable à celui des deux pièces. M. Tricamp leur fit remarquer que le morceau de papier carré rapporté anciennement de ce côté avait été décollé avec une extrême habileté, qui supposait chez l'opérateur l'intention de le recoller plus tard.

En se haussant un peu, il parvint à passer son bras par l'ouverture, et s'assura que le même travail avait été fait de l'autre côté, sur le papier de la chambre voisine, avec la même précaution, la même adresse et dans le même but évidemment!....

Dès lors, il n'y avait plus à douter: c'était assurément de ce côté qu'il fallait supposer l'introduction du voleur, l'œil-de-bœuf étant assez large pour lui livrer passage.

M. Tricamp, descendu de son piédestal, se mit en devoir d'expliquer avec une extrême aisance toute la conduite du malfaiteur depuis son arrivée jusqu'à son départ.

—Le couteau, dit-il, placé à une égale distance du secrétaire et de l'œil-de bœuf, est évidemment un échelon qu'il s'est préparé pour l'ascension du retour, plus difficile que la descente. Le fil de fer de la sonnette, brisé dès le début, quand il était à portée de sa main, a pu lui servir de corde et de point d'appui, non pas du côté où il eût mis en branle la sonnette, mais de l'autre, où il ne pouvait agiter que le cordon; et c'est en effet le fragment du fil attenant au cordon qui semble le seul tordu par cet emploi. Quant aux cartons effondrés sur le tapis et dont rien ne justifie le pillage, il est facile de comprendre que notre voleur, en grimpant pour sortir, a pu faire un faux mouvement et perdre l'équilibre, auquel cas il s'est raccroché au premier objet à sa portée. Or, le cartonnier, étant plus haut que le secrétaire, répondait justement à ce besoin.

Tandis que le pied droit portait sur le couteau, le pied gauche, balancé dans le vide, allait s'appuyer un moment sur le cartonnier qui vacillait, et deux cartons glissaient sur le parquet.... les deux cartons supérieurs